

Interview avec Michel Blanchard

Dorval Brunelle

Volume 11, Number 5, August–September–October 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29749ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brunelle, D. (1969). Interview avec Michel Blanchard. *Liberté*, 11(5), 60–68.

Interview avec Michel Blanchard

A l'occasion d'un séjour de deux semaines effectué en août 1968 dans le Nord-Est du Nouveau-Brunswick, le « berceau de l'Acadie », dans le cadre de l'émission radiophonique Tel Quel, il nous a été donné de recueillir un certain nombre de témoignages intéressants dont celui de Michel Blanchard, dont nous reproduisons quelques extraits ci-dessous.

Michel Blanchard est un jeune étudiant à l'Université de Moncton qui suivait l'an dernier les cours dispensés par l'aujourd'hui défunt département de sociologie. De plus, il était à ce moment-là directeur du journal des étudiants de l'université : « L'Insecte ».

Pourquoi reproduire cette entrevue plutôt qu'une autre? Simplement parce qu'il se pose à l'heure actuelle en Acadie des problèmes insoupçonnés il y a encore quelques années, problèmes qui tiennent à la difficulté d'intégrer le développement de la « culture acadienne » au développement du Nouveau-Brunswick, sinon au développement de l'ensemble des Provinces Maritimes. Le remous qui se développe là-bas tient à la prise de conscience effectuée par certains éléments de la population et, ici encore, les « définisseurs de situation » sont des étudiants. Ce phénomène ne tient pas au hasard mais à la cristallisation, chez la nouvelle génération, d'un certain ressentiment à l'endroit des structures mises sur pied par leurs aînés; ces structures visaient à conserver, alors que le défi consiste justement à permettre un plein épanouissement des Acadiens. La Société Nationale des Acadiens, fondée en 1925,

visé d'abord et avant tout cette conservation du patrimoine. D'autre part, le journal « L'Évangéline » et l'Université de Moncton sont des moyens qui tendent l'un et l'autre à une diffusion d'une culture et d'une mentalité qui s'avèrent inadéquates pour affronter les impératifs imposés par la société dite de consommation de masse.

La situation est telle, c'est-à-dire qu'il y a une telle rupture entre les dirigeants et la jeune génération consciente, que nous retrouverons souvent, au cours de cette entrevue, le mot révolution, et cela est d'autant moins surprenant que, comme on le verra, les Acadiens sont loins d'être ce peuple tranquille et soumis que l'on nous a appris à connaître à travers les livres d'histoire.

DORVAL BRUNELLE

MICHEL BLANCHARD :

Moncton est une ville anglaise et la vallée de Memramcook était une place française ; alors les Anglais sont venus installer les croisements d'une voie ferrée à Moncton, 12 milles plus loin — ils savaient très bien que dans 20 ans ça serait vraiment la place dans les Maritimes. Alors les Français ont commencé un par un à entrer dans Moncton, se sont faits assimiler un par un et non pas en groupe. Maintenant tu as 30% de français, mais ils ne sont pas entrés 30% tout d'un coup ; c'était une ville anglaise avec des Français qui se sont introduits dans la ville. A Bathurst c'est à peu près la même chose soit 50% de francophones — il n'y a jamais eu de majorité. Les Français ne sont pas capables de faire une ville tout seuls, par eux-mêmes, il fallait qu'ils demandent l'aide des Anglais, ça se résume à ça. Les gens sont encore gênés de parler français dans la ville de Moncton, ça les gêne quoique depuis l'hiver dernier c'est bon d'être Canadien-français parce que c'est révolutionnaire, ça se tient debout, mais il y a 5 ans, dans les rues de Moncton t'entendais pas un mot de français, pas un, parce que c'était gênant. Où je

restais cet hiver-là la femme disait ça : « c'était gênant de parler français », c'était un déshonneur, c'était le langage des pauvres, c'était le langage des ignorants, des sauvages ; et puis on ne parlait pas français on parlait anglais c'était plus snob, on changeait son nom : Leblanc devenait White, Lecoin devenait Wedge, parce que sans ça tu pouvais pas vivre, c'était trop gênant, c'était vraiment psychologique. Depuis l'hiver dernier, après la grève, après l'affaire de la tête de cochon, quelqu'un se serait moqué d'elle parce qu'elle était française, elle avait 50 ans, puis elle a dit « je vais lui péter la gueule c'est tout ». Tu sais là, vraiment, elle était fière comme on dit ; des fois un assimilé converti est beaucoup plus dangereux que quelqu'un qui n'a jamais été assimilé parce qu'il sait ce que c'est.

DORVAL BRUNELLE :

Est-ce que les Anglais forcent l'assimilation ou bien si ce sont les gens qui se laissent faire ?

MICHEL BLANCHARD :

Non je pense pas que les Anglais s'assoient en ville puis planifient une assimilation, c'est quelque chose qui vient naturellement, qui s'est faite par l'histoire. Ils ont voulu à une époque assimiler, mais ça ne se fait pas, arriver à quelqu'un puis dire : « demain tu vas parler anglais », il va se révolter puis c'est final, t'as manqué ton coup, il va falloir que ça dure 100 ans ! La structure est faite d'une telle manière que tu peux pas faire autrement que de t'assimiler ; tu ne t'en aperçois pas parce que c'est avec des générations et non pas avec la vie d'un individu qu'on joue. Tu peux pas le contrôler, la nouvelle génération pense pas comme l'ancienne. Eux pensent plutôt en anglais. Jusqu'à 5 ans passés, les Anglais et les Français s'entendaient bien à Moncton, c'est vrai parce que les Français parlaient anglais, « c'tait du ben bon monde », on s'organisait bien, mais depuis que les Français ont décidé qu'ils n'étaient pas pareils, exactement identiques aux Anglais, là c'est pas si beau, ça marche pas si bien.

DORVAL BRUNELLE :

Est-ce que l'on peut donner une orientation aux petites révolutions qui ont lieu pour des raisons matérielles de temps en temps ?

MICHEL BLANCHARD :

En ce moment, à mon point de vue, il faut d'abord que la masse en général soit consciente avant qu'il y ait un mouvement vraiment planifié ; personnellement ce qui m'occupe ainsi que l'équipe du journal et certains étudiants c'est de rendre les gens conscients, pour moi un homme de gauche c'est ça, c'est d'abord la conscience. Tu parles à un homme, il est conscient de là où il se situe, il sait qu'il est là, il sait comment profond qu'il est dans le fumier, mais il sait au moins. C'est ça qui est important et c'est ça que notre mouvement veut faire en ce moment.

DORVAL BRUNELLE :

Mais ceux qui se sont révoltés, l'an dernier par exemple, avaient quand même une certaine conscience ?

MICHEL BLANCHARD :

Oui, mais moi je fais une différence : il y a le révolté puis y a le révolutionnaire c'est pas la même chose ; le révolté il est spontané lui, « il pète une crise » comme on dit, tout d'un coup, il s'enrage puis il casse tout, tandis que le révolutionnaire part puis il continue toujours, il n'arrête jamais lui, il a 30 ans, il a 40 ans, il est toujours révolutionnaire. Il veut toujours que la terre continue à tourner qu'elle n'arrête jamais, qu'elle voit toujours un nouveau ciel comme on dit, continuellement. En ce moment t'as des révoltés. Je ne sais pas personnellement si je suis révolutionnaire ou révolté, je peux pas le dire, je le saurai peut-être dans 10 ans. Mais ce qui m'intéresse ce sont les révolutionnaires ; c'est ça qu'on essaie de trouver dans la masse, et ils vont sortir une fois qu'ils auront pris conscience des choses. Les révolutionnaires on va les voir sortir, ils ne pourront pas faire autrement, un révolutionnaire ne peut résister à s'extérioriser... C'est ça qu'on

essaie de produire chez la masse. Des gens commencent à nous approcher, des gens que l'on croirait d'une éducation inférieure à la nôtre mais qui nous disent tout de même des choses qui nous en enseignent beaucoup. Ce sont ces gens que l'on veut ; on veut que les pêcheurs disent : « C'est nous autres qui vont régler le problème et non pas les autres, c'est nous, on va avoir l'aide des autres, ça on ne la refusera pas, mais tout de même c'est nous qui allons le régler le problème, c'est pas De Gaulle ». Comme pour l'éducation à l'université, c'est pas les Anglais qui vont régler le problème, c'est pas le gouvernement fédéral ou provincial qui va le régler, mais c'est nous qui le réglerons parce que nous avons conscience du problème. Voilà ce qu'on veut essayer de faire comprendre aux gens. D'un autre côté, le problème c'est que tu veux détruire une naïveté qui est très belle, voir des gens heureux moi ça m'a toujours... c'est fantastique... tu vois un homme qui est pauvre, qui a rien pour vivre, mais qui est fantastique, qui est heureux, il a un espèce de regard ; il regarde les arbres, le chemin, il est très heureux ; il voit la mer... « Ecoute mon vieux, t'as pas d'argent, tu fais pas de salaire ? »

« Oui, oui, mais je suis content quand même, j'suis conscient que j'suis gâté ».

C'est toujours le problème d'un révolutionnaire : savoir s'il faut détruire certaines choses que tu trouves belles qui t'ont toujours attirées. Le beau, le bonheur, il faut que tu le détruises pour pouvoir aller faire d'autres choses ; à ce moment-là les gens ne sont pas heureux, tu le sais une fois que t'as conscience, t'as l'anxiété, t'as toujours des problèmes, tu te couches le soir puis ça te dérange. Ces gens-là ça les dérange pas, ils se couchent le soir heureux. Ils se lèvent le matin, ils n'ont rien, mais ils sont heureux quand même. Le problème pour quelqu'un qui veut faire la révolution c'est qu'il faut se dire qu'il peut y avoir du sang... il pourrait y en avoir, mais il peut y avoir aussi des problèmes chez les gens qui sont peut-être pires que le sang, c'est peut-être ça la conscience ! L'anxiété chez les gens : tout d'un coup il a un espèce d'éclair dans leurs yeux : tout d'un coup, les arbres, c'est pas si beau qu'avant, la vie c'est pas si beau qu'avant. C'est beau la naïveté, mais c'est la naïveté qui va les détruire, parce

que la naïveté pour moi c'est pas la stupidité c'est la confiance, c'est-à-dire tout pour eux-autres n'est pas dangereux, tout est beau, alors c'est de cette manière-là que ceux qui ont vraiment conscience pourront les détruire, les gens naïfs se font détruire. A Caraquet la vie est belle en général, si tu vas dans des places vraiment pauvres tu seras peut-être étonné que ces gens-là sont pas malheureux au fond, foncièrement ils sont pas malheureux, mais c'est justement ça qui va les détruire parce qu'ils s'angliciseront et ils trouveront cela beau quand même, ils seront heureux, ils diront : « ben j'm'accorde avec l'Anglais » ! Le problème, vois-tu, revient à choisir entre les deux : les laisser se détruire et ils sont toujours heureux, ou bien les sauver, mais là, permettre qu'ils soient malheureux.

DORVAL BRUNELLE :

Mais n'empêche qu'il y a déjà eu des révoltes à Caraquet, comment les expliquer ?

MICHEL BLANCHARD :

Oui, c'est juste, il y a eu des révoltes, mais il y a pas eu de révolutionnaires parce que même les gens qui ont brûlé le quai, c'est tout de même pas les gens qui vont se coucher le soir avec des problèmes de conscience, je veux dire la vraie conscience du problème. Ils se sont tous saoulés, c'était une espèce de gros party tous les gens étaient sur la plage, les parents, les invités d'honneur, comme on dit, parce qu'il y avait peut-être mille personnes qui ont assisté à ce feu de joie-là, tout le monde était content, c'était le gros sourire. C'est une révolte, c'est pas une révolution, mais c'est une révolution qu'il faut installer.

Pour l'affaire du quai ils ont brûlé une valeur de \$300,000.00. Durant l'année précédente ils avaient signé des contrats avec la Colombie-Britannique pour avoir une « factory » de farine de poissons ; les gens ont accepté ça, ils ont trouvé que ça pouvait aider la population, l'année d'après ils ont été très surpris de voir une flottille de pêche de la Colombie-Britannique qui arrimait sur nos côtes, déjà, même si la pêche avait été aussi fructueuse, déjà ça causait un choc. En même temps il y a eu une baisse, une diminution très

prononcée des revenus de la pêche pour les pêcheurs côtiers, alors immédiatement c'est comme Hitler avec les Juifs ils ont accusé les Anglais (je ne me pose pas la question de savoir si c'était vrai ou pas, c'est qu'ils l'ont fait). Ils se sont dit qu'il y avait un problème que c'était à cause d'eux, alors comme le gouvernement fédéral ne pouvait rien faire, ils ont brûlé le quai. Les autorités n'ont rien pu faire parce que tout le monde était contre les bateaux qui étaient venus dans la Côte. Mais l'affaire du quai je pense que c'est juste une étincelle qui met le feu aux poudres. C'est pour ça que je dis que c'est simplement une révolte, c'est inconscient, c'est quelque chose qui a été inconscient. Ils ne peuvent pas vraiment définir pour quelle raison ils ont brûlé le quai.

A Tracadie c'est la même chose, l'assistance sociale était mal organisée alors les gens se sont révoltés, ils ont mis le feu aux écoles ; ils ont peut-être réglé leurs problèmes, alors ils sont satisfaits, ils ne voulaient pas une révolution, ils demandaient simplement le règlement de petits conflits.

La SNA, (la Société nationale des Acadiens,) il faut le dire, n'a jamais rien fait pour *les* Acadiens selon moi. Ils ont simplement fait quelque chose pour *des* Acadiens, certains Acadiens, mais pour *les* Acadiens en général ils n'ont rien fait parce qu'ils les ont gardés dans leur ignorance, l'ignorance de leur situation. Ils leur donnent des cadeaux, ils leur donnent une université et ils se figurent qu'ils vont faire des notaires, des avocats puis des prêtres ; ça leur a sauté à la face cet hiver, ça les a surpris, ils ont donné des voyages en France : c'est un autre cadeau « Regardez comme on vous aide à survivre ». Ils ne veulent pas que les gens prennent conscience. Ils réalisent que si on rend les gens conscients probablement qu'ils pourraient plutôt se révolter contre soi-même ! Rendre une masse consciente c'est qu'une fois consciente, elle va choisir elle-même sa direction. La Société nationale des Acadiens est une hiérarchie économique, ils ne sont pas intéressés à perdre leur pouvoir, parce que s'ils perdent leur pouvoir, ils perdent aussi leur pouvoir économique ; ils ne sont pas intéressés à ce que les gens règlent leurs problèmes eux-mêmes parce qu'ils pourraient le faire d'une autre manière.

DORVAL BRUNELLE :

Est-ce que la SNA a autant d'influence à l'heure actuelle qu'elle en a eue il y a quelques années ?

MICHEL BLANCHARD :

C'est une influence tellement subtile ! J'ai demandé une fois à un dirigeant qui faisait partie de la SNA. Il m'a dit que tout le monde en faisait partie ; c'est très subtil ! J'ai dit oui, mais comment ? Mais il m'a dit : « Prends les caisses populaires par exemple, il y a des gens qui empruntent de la Caisse Populaire, ils doivent de l'argent à la Caisse Populaire, ils font partie de la SNA comprends-tu ? C'est de cette manière-là qu'ils font partie de la SNA ».

C'est du point de vue économique qu'ils font partie de la SNA, mais au point de vue politique je me demande s'ils en font vraiment partie. Les gens ça leur fait mal lorsque tu attaques la SNA, ils y adhèrent simplement parce que c'est un symbole, mais pas parce qu'ils peuvent y participer. Quelle est la politique de la SNA ? Les gens ne savent pas, mais si tu leur dis, par exemple, que la SNA ne vaut rien, ils se révoltent, ils disent : « Qu'est-ce que tu dis là toi ? C'est notre association, c'est tout ce qu'on a pour survivre ! » La SNA n'existe simplement qu'au point de vue économique et comme symbole. Les gens s'y attachent parce que ça fait 100 ans que ça existe, puis il y a le drapeau, puis il y a l'Ave Marie Stella puis il y a des chapelets, puis il y a de l'Eglise, puis il y a des curés ; toute l'affaire mêlée ensemble...

En ce moment les Acadiens ne demandent rien, les gouvernements donnent. L'affaire de la réforme sur les commissions scolaires, sur les écoles polyvalentes c'est le gouvernement qui y a pensé, qui l'a donné, mais ce ne sont pas les Acadiens qui l'ont demandé. La masse ne demande rien, elle veut de l'argent, de l'assistance sociale, mais c'est tout. Le pouvoir politique des Acadiens c'est de demander quelque chose, d'être unis, de frapper ensemble ; lorsqu'ils demandent quelque chose, de continuer à demander jusqu'à temps qu'ils l'aient.

Il n'y a pas de politique générale c'est-à-dire de point de vue, une structure, une idée, un but à atteindre, alors que ce qui nous intéresse, c'est de politiser les jeunes de 10, 12, 15 ans. Il faut les politiser immédiatement parce que ceux qui ont 20 ans, n'ont jamais été politisés.

La politisation ce n'est pas nécessairement de l'éducation. Je donne un exemple : tu prends un symbole puis tu le détruis ou tu t'en moques. Pour le jeune, ça le choque, peut-être qu'à partir de ça, il va apprendre par lui-même à se politiser. C'est pour ça que dans notre journal par exemple nous sommes assez radicaux, on veut dire des choses absolument inconcevables, placer une faucille et un marteau sur le drapeau acadien ; ça choque les gens de 60 à 15 ans ou 12 ans, mais c'est les gens de 12 ans qu'on veut voir prendre conscience, se demander pourquoi.